

Camps internationaux : voyages et éco-conscience

En prenant l'avion pour un camp lointain, une équipe d'aînés émet autant de gaz à effets de serre que 4 camps de louveteaux ou d'éclaireurs, qui rassemblent pourtant 20 fois plus de participants. Il est donc légitime d'interroger la pertinence de ces projets en lien avec nos objectifs d'éducation à la différence, à la rencontre de l'autre, mais aussi à la sobriété, notamment énergétique, et avec le choix de réduire les émissions de gaz à effets de serre du Mouvement.

Interview croisée avec Mélanie Panaye, présidente de la Commission à l'International, et Jérôme Kasparian.

Projets internationaux, faut-il proscrire l'avion ?

Mélanie : La question ne se pose pas comme ça ! Il s'agit avant tout de faire un choix éclairé concernant les moyens de transport utilisés. C'est un questionnement, une démarche au cœur d'un projet qui concerne les jeunes. Payer plus et prendre plus de temps mais voyager en train, c'est déjà décider de voyager autrement quand cela est possible.

Jérôme : Proscrire l'avion, non. Le mouvement n'est pas dans une logique coercitive. Mais si nous voulons prendre notre part à la nécessaire réduction des émissions de CO₂, il faut réduire le nombre de trajets en avion. Et donc que les acteurs se demandent à chaque fois si l'avion est le moyen le plus pertinent au service du projet concerné. Lorsqu'il s'agit de jeunes, le Mouvement est en plein dans sa mission éducative en posant ces questions avec insistance.

Voyager loin, est-ce criminel ?

Jérôme : Criminel, certainement pas. Mais parfois largement inutile, surtout au vu de la pollution engendrée. Ce qui est important, c'est de limiter les excès en matière de « concours de kilomètres » et veiller à ce que les choix de destination et du mode de transport soient des choix éclairés, mettant en balance l'environnement, le coût, et le bénéfice du projet pour ses participants et les partenaires. Cela peut amener par exemple à favoriser l'étranger « pas si lointain » : Europe, Méditerranée... à condition de développer un réseau de partenaires dans ces pays. Quoi qu'il en soit, le plus important est de mener cette réflexion avec les jeunes pour en faire un levier éducatif.

Mélanie : Essayer de porter la faute sur les jeunes me semble exagéré ! Un dépaysement, la découverte d'une culture se choisit. Il est vrai que certaines choses ne se trouvent pas à portée de main et qu'il faut parfois faire le tour de la planète. Si le bénéfice en tant que développement personnel des jeunes est plus important que les gaz à effets de serre, alors je dis que ça vaut le coup. Pour autant, ce choix doit correspondre à un projet pertinent qui nécessite réellement un voyage, même s'il est long. Il faut avant tout se poser la question : « Peut-on trouver la même chose plus près de chez nous ? ». Si la réponse est « Oui », alors évitons de faire un concours de kilomètres qui ne fait en rien la qualité du camp.

Trajet ou voyage, quelle différence ?

Mélanie : Voyager, ce n'est pas seulement faire un voyage physique, mais c'est vivre une expérience, prendre un chemin, se laisser la possibilité d'avancer, de réfléchir, de changer, de grandir... Le temps favorise davantage ce processus. C'est pourquoi, faire un voyage en le vivant réellement donne du sens et permet de réaliser le parcours effectué physiquement mais aussi intérieurement. En 24h, se retrouver en Pologne en ayant vu les paysages et rencontré tout un tas de personnes dans le train n'est pas la même chose que d'arriver en Équateur en 10h sans transition aucune.

Jérôme : 24 ou 36 h en car ou en train permettent d'atteindre une bonne partie de l'espace euro-méditerranéen et procurent une expérience qui n'a rien à voir avec « un saut de puce » d'Easyjet entre deux aéroports internationaux aseptisés.

Les moyens de transports "simples", voire "locaux", sont aussi une excellente source de rencontres.

De plus, le travail sur le mode de transport permet de travailler avec les jeunes sur le rapport au temps. Est-il indispensable de "gagner" 12 h sur un trajet de 2000 km ?

Et pourquoi pas tout simplement envisager la compensation carbone ?

Jérôme : La compensation "classique", bon marché et sans véritable garantie d'effectivité, fait débat. D'un côté, elle apparaît comme un support pour aborder la problématique avec les jeunes, mais d'un autre côté, elle peut faire penser à l'achat immoral d'un droit à polluer, une "indulgence".

Par contre, la piste de l' "autocompensation" me semble très intéressante, tant du point de vue éducatif que moral. Il s'agit pour chaque jeune de modifier son mode de vie pour réduire ses émissions de CO₂ par ailleurs (transports quotidiens, chauffage de sa chambre, alimentation, consommation de produits divers, etc.) de manière ce que ses émissions globales n'augment pas malgré le voyage en avion.

Même si la compensation n'est que partielle, cette approche permet :

- d'amener chacun à interroger ses habitudes et notre mode de vie, avec des bénéfices bien-au-delà du projet
- de percevoir le coût des émissions de CO₂ via un réel effort (un « réel effort de libération », disait le texte sur les Paradis artificiels), alors que la compensation CO₂ d'un voyage intercontinental en avion ne coûte que quelques dizaines d'euros.
- de responsabiliser les jeunes : à "budget CO₂" inchangé, libre à eux d'arbitrer entre un projet lointain et leur confort habituel.

Mélanie : Je partage tout à fait ce point de vue. Attention cependant à ne pas se dire qu'on peut faire tout ce qu'on veut sous prétexte qu'on va faire une compensation carbone !!